

Emmanuel Bove

BÉCON
-LES-

BRUYÈRES

SOMMAIRE

I.....	3
II.....	9
III.....	13
IV.....	18
V.....	22
VI.....	25
VII.....	30

À monsieur Eugène Coulon

I

Le billet de chemin de fer que l'on prend pour aller à Bécon-les-Bruyères est semblable à celui que l'on prend pour se rendre dans n'importe quelle ville. Il est de ce format adopté une fois pour toutes en France. Le retour est marqué de ce même « R » rouge que celui de Marseille. Les mêmes recommandations sont au verso. Il fait songer aux gouverneurs qui ont la puissance de donner à un papier la valeur qu'ils désirent, simplement en faisant imprimer un chiffre, et, par enchaînement, aux formalités administratives qui ne diffèrent pas quand il s'agit de percevoir un franc ou un million.

Il n'est que le ticket de papier ordinaire, d'un format inhabituel, que remet le contrôleur au voyageur sans billet après l'avoir validé d'une signature aussi inutile que celle d'un prospectus, qui paraisse assorti au voyage de Bécon-les-Bruyères.

De même qu'il n'existe plus de bons enfants rue des Bons-Enfants, ni de lilas à la Closerie, ni de calvaire place du Calvaire, de même il ne fleurit plus de bruyères à Bécon-les-Bruyères. Ceux qui ne sont pas morts, des personnages officiels qui, en 1891, inaugurèrent la gare et des premiers joueurs de football dont les culottes courtes tombaient jusqu'aux genoux, se rappellent peut-être les terrains incultes où elles poussaient, les quelques cheminées d'usines perdues au milieu d'espaces libres, et les baraques de planches qui n'avaient pas encore les inclinaisons découvertes pendant la guerre. En retournant aujourd'hui en ces lieux, ils chercheraient vainement les drapeaux et les lampions, ou le vestiaire et les buts de leurs souvenirs. Bien qu'ils fussent alors adultes, les rues leur sembleraient plus petites. Bécon-les-Bruyères a grandi sans eux. La ville a eu du mal, comme le boute-en-train assagi, à se faire prendre au sérieux.